

NOS PAYSANS

Je rends à ceux de chez nous ce qu'ils m'ont prêté. J'ai voulu dire, en ces pages, un peu de leur vie pendant la Grande Guerre.

Les prouesses magnifiques de la bataille offusquent leurs gestes simples et monotones, et les rapetissent : elles leur ôtent la grandeur, l'émotion. Et pourtant ces humbles déploient chaque jour d'admirables vertus. Quand toute l'ardente jeunesse des campagnes se fut ruée vers la frontière, d'instinct, ceux qui demeureraient sentirent le devoir et, sans une hésitation, ils abandonnèrent pour le remplir, un repos durement gagné : ils reprirent la charrue et la faux, provoquant jusqu'à l'usure leurs forces défaillantes.

Depuis, silencieux et obstinés, ils écrivent de leur sueur et de leurs peines, l'histoire obscure de la terre. Par leur constance, par leur dévouement, ils ont fait pousser les moissons, ils ont conjuré le péril.

Et nulle emphase, nulle ostentation. Les analystes et les chroniqueurs ignoreront ces traque-mottes, ces traîne-misère, qui s'acharnent à la glèbe, et leurs figures ne resplendiront jamais dans l'auréole lumineuse de la gloire.

Tous, nous leur devons justice. Ils ont bien accompli leur tâche, comme les jeunes, ils ont répondu à l'appel du sol; comme eux, ils ont payé à la Patrie un lourd tribut de douleur et de souffrance.

Leur vie est aussi un drame. D'innombrables tragédies se sont jouées dans chaque village, sans révolte, sans cris, presque sans pleurs, et l'on pourrait composer le Livre d'Or des manants héroïques.

Ils ont droit à notre affection et à notre gratitude profonde.

Qu'ils en trouvent ici la modeste et sincère expression.

G. URIOT-LOUIS

Né à Coussey (Vosges) d'une famille de cultivateurs, Georges URIOT (1886-1973) fréquenta l'École Normale d'Instituteurs de Mirecourt, fut instituteur à Dijon et termina ses études à L'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Après deux ans de service militaire à Toul, deux ans de professorat à l'E.N.I. de Mirecourt, il fut mobilisé de 1914 à 1919. Inspecteur de l'Enseignement Primaire à Lure (1919-1921), il assumera enfin la direction des E.N.I. de Belfort (1921-1929) et de Dijon (1929-1947). Il prit sa retraite à Coussey dont il fut maire (1947-1959).

Conseiller général du canton de Neufchâteau (1951-1970), il eut à s'occuper, en particulier, de la maison natale de Jeanne d'Arc et du site archéologique de Grand.

Il a laissé, sur la vie rurale de son terroir au début du siècle, des textes courts inédits. De 1912 à 1922, le "Pays Lorrain" publia de lui, sous la signature "Uriot-Louis (G.)", une quinzaine de nouvelles ou relations de souvenirs.

Il fut, en 1949, le premier lauréat du Prix Moselly qui lui fut décerné à Toul pour sa nouvelle "Le dernier Vigneron".

I

Premières alarmes

La campagne brûle sous l'averse de feu qui tombe du ciel embrasé: les blés mûrs ont des teintes rousses et brunes; les prés se décolorent et sur leur fond vert pâle, la pointe sèche des herbes et les "étroublés" prises sèment comme une impalpable cendre; les feuilles des saules et des tilleuls jaunissent et meurent. Implacable, le soleil ardent boit les sèves nourricières. Tout grille, et les paysans maudissent la sécheresse désolatrice.

A travers la prairie, la Meuse se traîne paresseusement, luisante comme une gigantesque couleuvre. Sur sa rive droite, anéanti par l'étouffante chaleur, le village dort, immobile. Les tuiles rouges des toits jettent des éclats éblouissants et d'immenses réverbérations s'allument aux vastes murs blanchis à la chaux.

C'est Midi. Les Boulogne mangent la soupe dans leur "salon" spacieux, aux volets demi-fermés. Un énorme plat de légumes et de lard embaume. Ils mangent, placides, tout appliqués à cette besogne essentielle. Les mâchoires et les lèvres claquent à grand fracas; les verres posés vivement, sonnent sur la

table de bois, et quelques phrases rapides passent:

-Un peu d'pain, s'il vous plait?
-Donne voir le plat, Auguste! "Leur salon", c'est la chambre à four où, en temps ordinaire, se prépare la pâtée des cochons et où la patronne, la Maria, cuit chaque semaine le pain du ménage. La pièce est vaste, carrée, sans luxe: murs badigeonnés au lait de chaux, mobilier sommaire; la mare, à droite de la porte d'entrée, au fond, la chaudière pour les pommes de terre, et le four qui ouvre sa gueule noire sous la haute cheminée, à gauche, devant la fenêtre, "la pierre d'eau", toujours fraîchement "grée", sur laquelle une pompe amène l'eau de la citerne. Des ustensiles de cuisine pendent un peu partout, à des clous, à des chevilles, plantés aux murs: dans le milieu, une table ronde, avec, à l'entour, des chaises de bois, bien cirées.

Tous les ans, pour la fenaison, la femme débarrasse cette chambre, frotte, astique, lave, et durant trois mois, jusqu'aux premiers jours d'octobre, voilà le salon où la Maria popote et où la famille prend ses repas.

Ainsi, la cuisine, la vraie, propre et reluisante, fermée aux mouches et à la chaleur, est un refuge agréable où l'on vient chercher le frais et où l'on reçoit à l'occasion.

Ils sont là, assis en cercle : le père, Bastien, la mère, le fils, Jean et le commis, Auguste, grands gars de vingt-sept et vingt-quatre ans. Ils ont travaillé ferme tout le matin, à préparer les outils de moisson : Bastien, battant les faux et montant les crochets, les jeunes, s'occupant de la lieuse, la nettoyant, la graissant, tendant les toiles, affûtant les scies (lames coupantes), vérifiant les écrous et les goupilles. Juillet tire à sa fin, et par ces coups de chaud, les blés "passent" vite et deviennent bons à faucher d'un jour à l'autre.

-On pourra bientôt délayer, fit le père

-Oui, on commenc'ra dans la Côte. L'a not' grande terre de huit jours qu'est avancée. J'y ai passé dimanche : la tige meurt ; les épis sèchent.

-Tu commenc'ras où qu'tu voudras, not'Jean. J'n'y connais qu'rien après la machine. Ces mécaniques-là, c'est trop compliqué, et p'is, ça nous "halpote" trop. A mon âge, on n'est qu'assez leste. Moi, j'prendrai mon crochet. Ça m'connâit ça !

Une gamine entra :

-Bonjou' M'sieus dames ! V'là l'journal! Elle le posa sur la Marie, et s'en fut, tirant vivement la porte qui claqua avec bruit

-Au R'voir, M'sieus dames !

Jean prit la gazette. En première page, de grosses lettres flambaient. Le jeune homme s'exclama :

-Tiens, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie! Allons bon! Ces gens-là, ils n'sont jamais tranquilles.

Il lut quelques lignes et s'interrompit:

-I's disent que ça pourrait bien s'gâter, qu'la Russie n'veut rien savoir.- Tous attendaient, les yeux rivés sur Jean.

-C'est point possible qu'ça nous

amène la guerre, prononça Bastien. Ça n'nous r'garde point les affaires des Serbes avec les Autrichiens. Qu'ils s'débrouillent !

Jean reprit :

-Eh ! oui, qu'i's s'débrouillent. Mais v'là longtemps qu'ça cherche, et à force d'chercher, ça pourra ben v'nir une fois. Pou'moi, j'ai idée qu'i'a d'l'Allemagne là-d'ssous.

Le père opina :

-T'as p'têt ben raison. V'là longtemps qu'ça cherche. Tout ça, c'est point naturel. Jamais on n'a tant parlé d'la guerre que d'puis ces années-ci. Enfin, on n'y connaît pas grand'chose mésuy. Y'a qu'à attendre. On verra.

Ils se turent et l'on n'entendit plus que le bourdonnement frêle des mouches qui se jouaient aux vitres, tourbillonnaient dans un rais de soleil et s'y livraient de furieux combats.

La guerre ! Ces humbles paysans, obscurs lecteurs des journaux, n'entendaient goutte aux grands problèmes de politique internationale, aux conflits éternels et irréductibles de certaines races, de certains Etats. La Serbie et l'Autriche, l'immense Russie, leur semblaient des pays infiniment lointains, perdus à l'autre bout du vaste monde, et dont les intérêts, dont les rivalités, ne devaient avoir aucune répercussion sur leur vie, sur la vie de la France.

Et pourtant, le journal parlait de guerre ! Et depuis une dizaine d'années, on en avait parlé souvent. Souvent des cliquetis d'armes retentissaient, toujours plus sonores, toujours plus alarmants, souvent l'alerte, jetée d'un clairon fier, secouait les plus apathiques.

Et entre eux, ces paysans disaient:

-I's nous embêtent les Prussiens! c'est toujou'eux qui cherchent !

Dans cette vallée meusienne, dans

notre Lorraine, où les vieux ont vu 70, où l'on vit en contact permanent avec le peuple voisin, les nerfs courent à fleur de peau, le sang monte vite à la tête, et les gens ne sont point d'humeur à endurer longtemps les glaceries et vexations. Depuis 1906, de nombreux et graves incidents énervèrent la patience, exaspérèrent le patriotisme si susceptible, et le sentiment général se traduisait bien en cette phrase que Boulogne, ancien combattant de Gravelotte, lança un jour :

-I's nous embêtent, ces animaux-là! Si i's veulent la guerre, i's n'ont qu'à l'dire. On réglerà ça tout d'suite, et ça n'se pass'ra pas comme en 70 !

I I

Réquisition et départs

Le lendemain, le malaise augmenta. Les journaux apportaient d'inquiétantes nouvelles : la mobilisation russe, l'attitude louche de l'Allemagne. Les paysans qui revenaient de Neufchâteau, colportaient des bruits effarants : l'Allemagne mobilisait contre nous ; les incidents de frontière se multipliaient ; des réservistes de l'active avaient reçu leur feuille de mobilisation et rejoint leur corps ; on réquisitionnait les chevaux.

Pendant le jour, les gens tout à la moisson, ne songeaient guère à ces racontars, mais le soir, de petits groupes se formaient au seuil des portes et, en fumant la pipe, les hommes causaient. Une idée fixe les obsédait ; la même inquiétude sourde les tenaillait.

-Ça n'va pas fort, dit Boulogne à son voisin. Quoiq'u't'en dis, Nicolas?

-J'en dis.... J'en dis.... J'ai idée qu'ça n'donn'ra pas grand'chose de bon.

-Ben, on n'sait pas. Si y a la guerre, ça s'ra terrible, avec toutes les machines qu'on a.

Nicolas reprit :

-Y a une chose qui m'rassure : c'est qu'on a des soldats et des canons. Les Prussiens trouv'ront nos hommes. Ca n's'ra pas comme en 70.

-C'est c'que j'disais tant'fois à not'gamin ! s'exclama Boulogne, content de rencontrer quelqu'un qui pensait comme lui.

Ils s'en tenaient à ces propos vagues, les tournaient, les retournaient, et, autour d'eux, les femmes écoutaient silencieuses, tourmentées par une grande peur obscure, insurmontable.

La vieille Nanette Bouchot cependant bégaya en hochant la tête :

-Ça ira mal, vous verrez ! V'là une huitaine au moins que tous les soirs le ciel est rouge au d'sus d'Garnot, rouge comme si on l'avait barbouillé avec du sang. Ça avait fait pareil en 70. Pou'l'sûr, c'est mauvais signe !

o o o

Le vendredi 31 juillet, sur les trois heures, une automobile militaire stoppa devant la mairie. Des officiers s'engouffrèrent en coup de vent dans le corridor, et, cinq minutes après, il reparurent accompagnés du Maire et de l'Instituteur qui portait des papiers sous le bras. La réquisition commençait. La commission entrait dans chaque écurie, faisait appeler les patrons, consultait le registre matricule et rapidement décidait. Un Commandant, grand diable anguleux et sec, à la voix cassante, parlait en maître :

-Vous avez six chevaux, Monsieur Boulogne, on vous en réquisitionne deux: Biqui et Carabi.

-Mais c'est mes meilleurs, objecta l'homme. Qué qu'vous voulez que j'fasse, si vous n'me laissez qu'des juments qu'ont des poulains ?

-Ça m'est égal, trancha le Commandant. Inscrivez Biqui et Carabi. Estimation : 700 et 750 francs.

-I's valent mieux qu'ça, mossieu

l'officier. Y a pas quinze jours qu'on m'donnait 950 francs du Carabi.

-Ça m'est égal, interrompit l'autre. Fallait vendre à ce moment-là. Vous réclamerez si vous n'êtes pas content!

Chez Lolo Muriaux, ils réquisitionnèrent l'unique cheval du bonhomme, le Loulou, une bête de quinze ans.

-Mais je n'pourrai pu'faire mes ouvrages, gémit Lolo.

-J'm'en moque, hurla le Commandant. Il nous faut des chevaux, on en prend.

Et ils prenaient, autoritaires, impitoyables. Le Maire ne disait rien, ignorant en la matière, ses droits et ses devoirs. D'ailleurs, il croyait aux pouvoirs absolus des officiers, et le ton raide du Commandant l'intimidait.

Les paysans se lamentaient. Quelques-uns protestèrent : le Commandant menaça de les faire arrêter.

Les chevaux furent rassemblés à huit heures, auprès de la gendarmerie. Mes gamins les conduisaient et les alignèrent le long du mur qui borde la route. Le Maire s'avança, pour l'appel. On l'entendait à peine :

Mathieu ! Deux chevaux : Fanchette et Biche !

-Présents ! répondit une voix aiguë.

Boulogne ! Deux chevaux : Biqui et Carabi !

-Présents !

-Muriaux ! Un cheval : Loulou!

-Présent !

Et il continua, sans entrain. Personne ne bronchait : ni cris, ni rires. De temps à autre, une chaîne brusquement secouée tintait, un cheval impatient "tarpait" et le fer sonnait sur la trappe de la route, arrachant de minuscules étincelles rouges.

Quand ce fut fini, le Maire marqua

son contentement :

-Et ben ! c'est complet. Tant mieux.

Et il se rapprocha du groupe des cultivateurs qui étaient là, comme des âmes en peine, dans le désarroi où les plongeait l'imminence d'un malheur certain, muets, perdus, étourdis par la brutalité des événements. Les conducteurs attendaient le signal du départ que personne ne songeait à donner. Boulogne se fit violence :

-Allons ! les enfants, écoutez vos chevaux par trois, et en route ! Un brouhaha, des cris, des jurons.... Les paysans se rapprochèrent pour voir une dernière fois les bonnes bêtes qu'ils aimaient et qui ne reviendraient jamais. La colonne s'ébranla, s'enfonça en pleine nuit, sous les grands arbres de la route, et l'on n'entendit plus, dans le silence profond, qu'un piétinement sourd et confus qui, bientôt s'évanouit.

Les gens ne dormirent guère, en proie à d'obscures terreurs.

Vers minuit, Boulogne fut réveillé en sursaut par des coups frappés au volet.

-Qui est là ? demanda-t-il

-C'est moi, un gendarme.

Boulogne sauta en bas du lit, enfila son pantalon, alluma une bougie et vint ouvrir.

-Tiens ! Boujou'Môssieu Cremer! Entrez !

-Bonjour ! Môssieu Boulogne !

-Quoiqu'y a, don' ?

-Y a qu'j'apporte la feuille de mobilisation du Jean et de vot'commis, Auguste Lamirel.

La mère et le fils s'étaient levés.

-Vous devez rejoindre immédiatement et sans délai, poursuivit le gendarme. Par Soulosse, vous avez un train vers quatre heures. Lamirel, lui, part vers

neuf heures.

-Oh ! mon Dieu ! soupira la Maria.

-Vous en avez t'i pou'les aut's? questionna le fils.

-J'en ai pour tous, et mes collègues sont dans les communes voisines. On mobilise. Allons ! bonne chance ! fit le gendarme en serrant la main du Jean.

Ils demeurèrent là, atterrés. Jean reprit le premier son sang-froid :

-Faut pas s'amuser. Prépare-moi un ballot, maman ! Moi j'm'habille et j'vas dire à r'voir aux oncles et aux voisins.

Il sortit. Dans la nuit, si calme à l'ordinaire, une rumeur étrange montait: bruit sec de pas précipités, éclats rudes de grosses voix, chocs sourds de portes vivements fermées. Des fenêtres s'éclairaient. Le village était en travail : quelque chose de grave s'apprêtait.

La Maria s'enfut vers l'armoire de chêne et y prit du linge : chaussettes, chemises, mouchoirs, caleçons... En mère prévoyante, elle fit cuire des oeufs durs, une tranche de "ramequin" (lard grillé), et Bastien alla quérir une vieille bouteille pour glisser dans le paquet. Lorsque Jean rentra, un grand feu flambait ; la mère achevait le déjeuner. Bastien répétait à chaque instant :

-En v'là une aventure !... En v'là une aventure !

Il interpella soudain sa femme:

-Eh ! Maria, tu l'i donn'ras cent francs. C'est'i assez ?

-C'est'i assez ? souligna Jean, railleur. J'aurai pas l'temps de tout dé-penser.

L'heure du départ approchait. Boulogne alluma une lanterne, et tous les trois, ils traversèrent l'écurie, où les bêtes reposaient encore. Jean avait le coeur serré.

-Comment qu'vous vous arrang'rez pou'la moisson ? demanda-t-il brusquement.

-T'inquiète pas. On s'en tir'ra. L'en rest'ra point.

Au bout du jardin, ils s'arrêtèrent.

-Allons ! Au r'voir !, et le père fit claquer deux gros baisers sur les joues de son fils. La mère partit en larmes. Elle étreignait son Jean et ne pouvait se détacher de lui.

-Ah ! mon Dieu ! pourvu qu'tu r'viennes ! pourvu qu'tu r'viennes ! gémissait-elle.

Jean affirma, convaincu :

-Mais oui, je r'viendrai, et bientôt. Ça n'veut pas durer longtemps.

Et se faisant violence :

-Allons ! Au R'voir !

Le père dit gravement :

-Au R'voir ! et sois brave !

Jean ne se retourna point. Les deux vieux, immobiles, regardaient la silhouette familière qui s'estompait dans la nuit... Ils rentrèrent.

Le fils longea la ligne, traversa "la barrière", et gagna le chemin de Soulosse. Un voile sombre couvrait les champs : on n'y voyait rien à la ronde, mais l'on entendait des pas, des voix, des rires.

Il héla : -Oh ! Houpp !

-Houpp ! Houpp ! répondit-on en avant.

Jean se mit au trot et bientôt, il rejoignit une bande de garçons qui allaient aussi à la gare.

-Tiens, c'est toi ! firent-ils. Où c'est qu'tu vas ?

A Nancy. Et vous ?

-Nous itou.

Et, tout de suite, les conversations reprirent. Ils parlaient fort, plaisantaient, semblaient heureux de partir.

-Ça va chauffer. Vous verrez !
Ça va chauffer ! affirmait le Louis Maingout. On va les s'couer les Prussiens.

Et il chantait :

"Maingout s'en va t'en guerre
Mironton ton ton, mirontaine
Maingout s'en va t'en guerre,
Ne sait quand reviendra."

A la gare, il y avait foule. Des villages voisins, de Gouécourt, d'Happoncourt, de Sionne, de Domremy, les gars affluaient, en habits de travail, en brodequins ferrés, en casquettes ou en chapeaux de feutre, et tous, le cou serré dans un gros foulard aux couleurs vives. Ils traînaient des valises, ou des musettes, ou de simples baluchons enveloppés d'un mouchoir à grands carreaux, simplement noué. Et ils se reconnaissaient, s'interpellaient, se serraient les mains, causaient et riaient.

Le train arriva dans un vacarme épouvantable. Les compartiments étaient bondés. Aux fenêtres, des têtes se montraient, des corps se penchaient, des appels retentissaient : -Eh ! par ici. Y a d'la place !. Les nouveaux s'engouffraient avec peine par les portières étroites, s'écrasaient les pieds, se poussaient, se tassaient, au milieu des rires et des protestations. Enfin, le train démarra lentement, avec des grincements aigus et des craquements prolongés, comme s'il allait se rompre sous la charge, et la locomotive soufflait et ahannait monstrueusement. Alors, un chant de flamou frémit dans l'espace, lancé par mille voix joyeuses, enthousiastes, ardentes, et, sur les campagnes en alarme, la Marseillaise radieuse déploya ses ailes immenses.

III

La mobilisation

La journée du 1er Août se passa

dans les trances. Que se préparait-il ? Qu'allait-il arriver ? Vers le soir, un homme qui venait de Neufchâteau annonça :

-Ça y est ! La mobilisation !

Le bruit courut en traînée de poudre. Les gens, malgré toutes les apparences, demeuraient incrédules : leurs nerfs, ébranlés par les événements de la nuit, pliaient sous la violence des émotions. Chacun vivait comme dans un rêve, arraché tout d'un coup aux familières contingences, aux vieilles et solides habitudes.

Soudain, l'on aperçut la receveuse des Postes qui se hâtait vers la Maison Commune. Et, une minute après, le Maire parut sur le seuil, un papier jaune à la main :

-C'est la mobilisation, fit-il d'une voix morne.

Alors le tocsin se déchaîna dans la vieille église romane, et, peu à peu, des clochers d'alentour, de Domremy, de Greux, de Maxey, d'Happoncourt, de Frébécourt et de Sionne, montèrent des appels précipités. Les coups rapides, désordonnés, semblaient réfléchir l'universel désarroi. La grosse cloche, au timbre grave, ponctuait d'un coup sourd le galop affolé des deux autres. Et dans l'espace, leur musique se mêlait aux multiples échos venus de tous les points de l'horizon, en un tourbillon frénétique.

On eût dit un cataclysme épouvantable s'abattant sur le pays, bouleversant la face du vieux monde et l'ordre établi depuis toujours. Les paysans, effondrés sur le pas des portes, muets, les membres rompus, semblaient frappés par la foudre. Ils ne pouvaient se mouvoir, ni parler, abîmés dans la consternation générale. Aucun ne se dérangea quand le Fonsot tambourina à la croisée des rues et cria de sa voix aigrette :

-La mobilisation générale est décrétée. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche, 2 août.

Et le tocsin sonnait toujours, impi-

toyable, angoissant.

Bastien Boulogne, accroupi sur l'escalier de la chambre à four, songeait. Il sentait confusément la gravité de l'heure, et que des événements terribles se déroulaient. On avait réquisitionné deux de ses chevaux, son fils et son commis venaient de partir. Déjà les trains passaient avec de gros retards. La vie habituelle, si simple, si minutieusement réglée, était subvertie. Quelque chose d'extraordinaire, de formidable, s'accomplissait sûrement quelque part, pour que les conséquences en retentissent si profondément jusqu'aux lointaines campagnes, jusqu'aux villages perdus, pour que son existence de paysan, si une, si fortement rythmée par les saisons et par les ouvrages, en fût suspendue et brisée, pour que lui, Bastien Boulogne restât là, sans courage, comme une loque, comme une pauvre chose inerte. Pour sûr, c'était la Guerre, la Guerre redoutable, entrevue si souvent, et par lui, l'ancien moblot, si désirée parfois, car elle devait apporter l'éclatante revanche, la glorieuse réparation.

Sa femme survint :

-Allons ! Faut tout d'même songer aux bêtes.

L'homme se leva péniblement, les membres lui faisaient mal, et d'un pas lourd, le corps dolent, il disparut dans l'écurie.

*

**

Alors, ce furent les heures fiévreuses de la mobilisation, heures inoubliables, intensément vécues par les paysans de nos marches de l'Est. Ils sortaient de leur indifférence coutumière, emportés par le grand souffle d'enthousiasme et d'espoir, vibrant aux scènes magnifiques dont ils étaient, chaque jour, les témoins.

Le long de la voie ferrée, entre Coussey et Neufchâteau, les tentes des garde-voies se dressaient, pareilles à d'énormes capuches blanches. Les hommes, en habits de travail, le fusil au pied,

un vieux képi enfoncé jusqu'aux yeux, montaient la garde, sérieux et attentifs.

D'innombrables trains, d'une longueur démesurée, passaient coup sur coup, gorgés de soldats qui chantaient, criaient, interpellaient les moissonneurs :

-Vous v'nez ? Allons, en route pour Berlin !

Quand un convoi s'arrêtait en gare, une vague humaine, bruyante et houleuse, submergeait la voie et les quais. Puis, au départ, c'était une ruée folle vers les fourgons. Souvent, le chef de gare, par habitude, rudoyait les retardataires. Malheur à lui ! Une clameur immense s'élevait, et un refrain obstiné, endiablé, poursuivait le maladroit :

-Il est c... le Chef de gare !

Le train s'ébranlait dans un tumulte étourdissant qui, peu à peu, s'affaiblissait, et bientôt, au loin, l'on n'apercevait plus qu'un mince trait noir coiffé d'un énorme panache gris.

Il y avait de l'infanterie et de l'artillerie : uniformes et équipements flambant neufs, voitures fraîchement peintes, chevaux vigoureux et bien harnachés, et des canons, et des caissons.

Et cela dura des jours. Par toutes les lignes, les trains montaient, déversant là-bas, sur la frontière en danger, toute la jeunesse de France, toutes les forces vives et les innombrables ressources du pays.

Les campagnards admiraient le grandiose spectacle et prenaient confiance :

-C'qu'i en a, bon sang, c'qu'i en a ! Qui qu'aurait cru ça ! Et des chevaux ! Et des harnais ! Et des canons ! Faut voir ces équipements ! Y en a fallu pou'tout ça. Faut pas s'étonner si ça coûte et si on paie des contributions !

Les anciens de 70, comparaient :

-Nous aut's, on r'joignait à pied,

par étapes, et on était équipé comme des mendiants. Fallait voir !

IV

Enthousiasme

La déclaration de guerre, attendue, souhaitée, passa inaperçue.

Et c'était une transfiguration profonde, invraisemblable : un miracle. Les coeurs rayonnaient d'espoir et d'amour. Chez ceux qui demeuraient, la pensée, incessamment, allait aux absents, aux défenseurs, la pensée et aussi une vive et douce tendresse, toujours inquiète, toujours émue. Le pays entier se dressait, unanime, avec enthousiasme, avec fierté, et la patrie, hier encore figure vague, lointaine, insaisissable, création de rêve, apparaissait aujourd'hui, vivante, réelle, frémissante et palpitait en tous ses fils.

Et dans la fièvre générale, dans l'exaltation des idées et des sentiments, un merveilleux spectacle se déroula : un grand élan de fraternité, un irrésistible besoin de se dévouer, ou tout au moins de se rendre utile, de travailler, de collaborer un peu à l'oeuvre collective, traversa nos campagnes. Les gens, à l'ordinaire repliés sur eux-mêmes, l'unique souci de leur intérêt, indifférents aux peines et aux maux d'autrui, contents de tout lorsque "ça marchait bien pour eux", les gens échappèrent sans effort à la tyrannie de leur égoïsme : ils s'aperçurent soudain, qu'autour d'eux, se multipliaient les douleurs, que des bras manquaient pour les travaux, que des "maisons" étaient "démontées", que de pauvres femmes se trouvaient, seules et faibles, en regard d'une tâche énorme. Et l'on vit tous ceux-là, ceux qui, auparavant, se claquemuraient dans leur tranquillité et leur bien-être, réclamer avec insistance leur part de labeur, leur place "au chantier"; l'on vit des vieux, des retraités, des rentiers, des oisifs, offrir spontanément leur aide, et s'acharner, tout le jour, aux pénibles besognes des champs.

La moisson commandait. Boulogne, du jour au lendemain, se voyait seul, avec la Maria, à la tête de quinze hectares environ, tant blé qu'avoine.

Pas un instant, il n'hésita. Il connaissait son devoir. Il ne pouvait être question d'abandonner les champs, même en partie, de les laisser sans soin. Boulogne les aimait trop profondément, eux, dont il savait chaque borne, chaque raie, chaque motte, chaque fraîcheur, - qui lui avaient coûté tant de peines, tant de suées, - et sur lesquels il ahanait depuis quarante ans. La terre, c'était lui-même : elle enfermait son dur passé, efforts, projets, espoirs, regrets; elle était sa consolatrice, car, c'est en la travaillant de toute son ardeur qu'il oubliait toujours ses chagrins, ses déboires. Il ne la laisserait point mourir; pour elle, il ne mesurerait point son labeur ni son temps. La moisson serait faite.

Il dit à sa femme :

-J'mont'rai su' la machine. On s'en tir'ra comme on pourra. Y en a jamais resté d'l'année d'avant.

Mais un voisin, Colas Barville, vint le trouver.

-Bastien, j'ai un marché à t'proposer.

-L'quel, don ?

-Et ben, v'là. T'as personne pou' la moisson. Ton gars et ton commis sont partis. Moi, j'en n'ai pas beaucoup à faire, quasi rien. Veux-tu qu'on s'mêle? Tu m'fauch'ras mes terres et tu m'les rentreras. Et j'viendrai t'donner un coup d'main, avec la femme.

Boulogne objecta :

-Mais ça n'peut pas marcher com-m'ça. T'oublie qu'j'ai septante-cinq jours, tant blé qu'avoine. Faut faire tes conditions.

-Elles sont toutes faites. Ton gars et ton commis sont partis. On t'donne un coup d'main. Et v'là.

-Entendu ! mais on vous nourrira.

Boulogne serra vigoureusement les mains du Colas, et ils vidèrent une bouteille, pour conclure le marché.

La moisson fut pénible. Bastien "allait" comme un jeune, et la Maria, courageusement, s'occupait du ménage et des bêtes. Les Barville apportaient à l'ouvrage la même ardeur, le même soin, que s'ils eussent travaillé pour eux.

Ils n'avaient guère le loisir de penser. Le soir seulement, au souper, ils causaient de la guerre, des absents.

-Y'a enco'rien aujourd'hui, remarquait le père. J'ai point vu l'facteur.

-Pourtant, y a l'Thouvenin qu'a r'çu une carte d'leur Maurice, observa Colas. C'est la mère qui m'la dit.

Les courriers arrivaient irrégulièrement. On ne voyait plus de journaux, et une incertitude affreuse étreignait les esprits, avivant les inquiétudes, troublant les imaginations, enfantant et proposant mille bruits, mille racontars qui volaient de bouche en bouche, se déformant et s'amplifiant : une bataille terrible s'était livrée devant Nancy, et nous y avons fait des milliers de prisonniers; nos troupes s'avançaient sous Metz, dévalaient les pentes Est des Vosges... L'imagination surexcitée prenait au hasard ce qu'elle trouvait, au risque de se ménager de cruelles déceptions.

Un soir enfin, le facteur apporta une carte de Jean, une simple carte, griffonnée au crayon :

"Je suis bien arrivé. On part demain. Ça va bien. Vive la France !

Je vous embrasse fort.

Votre fils,

Jean Boulogne."

Puis, on eut un mot d'Auguste, aussi vibrant de confiance et d'allégresse.

Et les vieux eux-mêmes espéraient.

Les dépêches arrivèrent. Elles étaient affichées devant la poste, dans une petite armoire grillagée. Le soir, les gens se rassemblaient et les lisaient attentivement. On apprit l'invasion de la Belgique, la glorieuse résistance de Liège, l'arrivée des Anglais, l'entrée en Alsace et à Mulhouse.

Des frémissements de colère secouaient ces paysans placides à la misère des Belges héroïques, et, à nos premières victoires, une joie immense les prisait, balayant les regrets passés, la douleur cuisante des séparations, les angoisses, et les souvenirs humiliants de la défaite.

Taciturnes, ils commentaient peu. Mais, de retour chez lui, Bastien racontait, emballé :

-Ça chauffe. On leur a pris Mulhouse. Dans huit jours, l'Alsace s'ra conquise. Not'gamin doit êt'heureux. J'voudrais ben êt' à sa place. Qué fête ! Qué fête!

-Alors, i's n'viendront pas ici ? interrogeait la Maria, toujours inquiète.

-Si i's viendront ici ? C'est nous qu'iront chez eux. I's veulent passer par la Belgique, mais i's n'iront pas loin, tu peux êt' sûre !

-Si tu pouvais dire vrai ! soupirait la Maria.

La moisson marchait, grâce à la coopération spontanée et diligente de tous. On travaillait ferme. L'exemple des jeunes qui partaient, offrant joyeusement leur vie, résolu à la souffrance et à la mort, suscitait d'innombrables gestes, obscurs et inconscients; pour plus de générosité et de noblesse, pour plus de beauté.

Le père Barbé, un vieux qu'avait dans les soixante-dix ans, était venu trouver le Mathieu :

-Faut m'embaucher. Je m'ronge

à ne rien faire. J'peux enco'bricoler.
J'remplac'rai ton fils.

Et depuis, il ne lâchait pas.

Mathieu lui disait souvent :

-Allons ! papa Barbé, r'posez-vous un peu. Prenez l'temps d'souffler !

Le bonhomme n'entendait rien, et Mathieu l'admirait :

-J'aurais jamais cru ça, à son âge. I'travaille comme un possédé, et fin'ment enco'!

Môssieu Souillard, un retraité, alla chez les Michel :

-Voulez-vous un aide ?

Michel, par politesse, n'osa refuser, mais il n'avait guère confiance en ce secours inattendu. Môssieu Souillard ne connaissait rien à la culture : il lisait et, surtout, flânait au long de la Meuse. Michel dut bientôt changer d'avis. Môssieu Souillard apportait au travail une bonne volonté et un entrain inépuisables. Il sut vite lier les gerbes, dresser les meulons, charger les voitures et les conduire. Et Michel n'en revenait pas :

-I'm'en bouche un coin, Môssieu Souillard. I'travaille comme un maître.

Boulogne lui-même, songeait aux plus déshérités que lui. Il ramenait, sur le tas, une lourde voiture de gerbes, et se sentait fatigué. La femme Gérôme le rejoignit.

-Et ben, ça va t'i comme vous voulez? lui demanda-t-il.

-Ça n'va point. J'ai enco'rien d'rentré. I'm'ont pris un cheval. L'autr'est malade, et v'là l'temps qui m'a.

Elle ajouta désolée :

-J'comptais rentrer ma terre de l'Aunot, vu qu'c'est pou' d'la s'mence,

et y a pas moyen.

Boulogne reprit :

-Avez-vous un chariot d'vide ?

-Mais oui.

-Et ben, l'temps de dét'ler et j'vas quérir vos gerbes.

Il ne fut de retour qu'à la nuit tombée, las, à bout. La Maria lui adressa d'affectueux reproches :

-Tu t'fatigues trop, mon pauvr'homme. T'aurais dû r'mettre c'voyage-là à d'main.

-Quoiqu'tu veux ? On n'peut tout d'même pas laisser cette femme dans la peine.

Et ainsi, la guerre apportait des révélations inattendues : elle découvrait chez ces humbles, sous les rudes apparences, sous les qualités traditionnelles de volonté, de labeur, d'économie, de résignation, des vertus plus rares : un coeur sensible, une pitié active, des trésors d'amour et de bonté.



La grande peur

Bientôt les mauvaises nouvelles affluèrent : occupation de la Belgique, défaite de Charleroi, invasion de la France, abandon de l'Alsace.

Un morne accablement régnait : les visages marquaient l'inquiétude et la tristesse. Les paysans ne parlaient guère : on eût dit que chacun craignait de montrer à d'autres, ses alarmes, ses préoccupations :

-Et ben ? ça n'va pas fort. Les nouvelles ne sont pas fameuses.

Des histoires de trahison se racontaient, en dessous. Et mal informé, ne sachant presque rien de la vérité, le pauvre monde s'apeurait.

Les vieux, obsédés par 70, répétaient :

-I's sont enco' dans l'cas de r'venir !
I's en sont enco' dans l'cas !

Un après-midi, fin août, des grondements lointains ébranlèrent l'horizon, à l'Est, du côté de Punerot. On crut d'abord à un orage ; mais les coups sourds se succédaient, déchirant l'espace, et de multiples échos, réfléchis par les côtes, se prolongeaient à l'infini. Le Canon ! Une grande bataille se livrait, acharnée, on ne savait où. Et cela dura des jours et des nuits. Et l'image terrible de l'invasion, de la guerre, hantait les esprits. Peu à peu, la canonnade gagna vers le Nord et l'Ouest, et elle se déchaîna, furieuse, sur les Hauts Pays.

Boulogne coupait une avoine au Cul du Vaux, sous le bois. Il était découragé : depuis huit jours, aucune lettre du fils. Sans répit, les détonations formidables éclataient. De longs frémissements traversaient la forêt immense et, une rumeur profonde, étrange, tissée de milliers de sons, amplifiés et renforcés, secouait chaque branche, chaque feuille. Là-bas, au loin, de farouches bûcherons semblaient s'acharner aux arbres géants dont la chute s'achevait en de monstrueux et sinistres craquements. L'homme prit peur. Ses nerfs, surtendus depuis un mois, cédèrent soudain. A chaque moment, il écoutait : la canonnade lui paraissait plus violente et plus proche. Ses oreilles "brondaient". Sa tête lui faisait un mal horrible. Son imagination chavirait : sûrement les nôtres, vaincus, reculaient, et les hordes barbares se ruaient à travers nos pays, pour le meurtre et le pillage. Il n'y tint plus : il abandonna son ouvrage et rentra, brisé.

-Tu r'viens déjà ? fit la Maria, surprise. T'as l'air fatigué ! L'homme ne répondait mot.

-Quoi qu't'as , T'es malade ?

-Ça va mal, soupira Bastien. Ça va mal. Ça canonne de tous les côtés. Ça tape rudement du côté d'Gondrecourt. On n'nous dit rien de rien, mais pou' moi, i's avancent. Nous v'là fichus, enco' une fois.

-Tu c'ois qu'is viendront ici ?
demanda anxieusement la femme.

-Je n'saurais dire, mais j'ai idée qu'ça va mal.

Et ils se turent, tourmentés.

Alors, un vent de panique courut. L'exaltation et l'enthousiasme des premiers temps avaient épuisé la résistance nerveuse de ces campagnards : ils venaient de vivre une vie artificielle, une vie d'émotions intenses, qui n'était pas la leur, et, tout d'un coup, le choc brutal des faits les ramenait à la sombre réalité.

La menace effrayante du canon se rapprochait chaque jour, et chaque jour, le flot des envahisseurs s'étalait plus largement sur le pays, vers la Seine, vers Paris. Des histoires atroces circulaient : on parlait de femmes violées et éventrées par les Allemands, de civils fusillés, d'enfants mutilés, d'incendies et de destructions, et les vainqueurs n'apparaissaient plus que dans un sanglant cortège de carnage et de feu.

Et, abandonnés à eux-mêmes, enfermés dans une torturante incertitude, ébranlés par l'incessante canonnade, les gens s'affolèrent. Ils pensèrent à fuir :

-Si i's viennent, on s'en ira !

Colas Barville fit ses paquets et consulta Boulogne :

-Tu t'en vas t'i ?

-Moi, nenni. J'expédie la bourgeoise, mais je reste. On n'peut pas laisser la maison comme ça. Les Prussiens prendraient tout, dévaliseraient tout. La femme emmènera une vache ou deux, not' argent et nos acquêts.

Beaucoup enfouirent dans la cave, l'eau-de-vie, le bon vin, la bourse. Quelques-un vendirent à perte leur bétail. Deux rentiers partirent.

Au début de septembre, un incident banal décupla la grande peur. Des unités du Train cantonnaient au pays. Elles reçurent l'ordre de se rendre immédiatement à Bulgnéville, à trente kilomètres au Sud.

C'était la retraite : le ravitaillement reculait d'abord, précédant l'armée. Et la nuit suivante, un interminable défilé commença. Sans trêve, de lourds camions automobiles passèrent, descendant de Vaucouleurs. Dans le silence des choses, dans l'obscurité menteuse, ils roulaient éperdument, avec un fracas de tonnerre : les portes et les fenêtres tremblaient, le sol même était secoué. Et cela ressemblait à une fuite échevelée à travers les campagnes endormies, à un infernal sauve-qui-peut. Et dans leur lit, les gens songeaient, épouvantés.

Le jour dissipa un peu l'horrible cauchemar. Les objets familiers, les aspects connus apparurent, baignés de lumière vive, et ce fut un réconfort : rien n'était changé dans le coin du monde où ils vivaient à l'accoutumée. Les angoisses s'évanouirent. La curiosité l'emporta.

Ils allèrent voir les monstrueux camions, et ils considéraient, étonnés, les conducteurs enlunettés, aux bizarres accoutrements, étranges fantômes comme enveloppés d'un épais suaire de poussière grise.

Une auto restant en panne près de la Poste, un cercle se forma. Boulogne questionna les militaires :

-D'où qu'vous v'nez don' ?

-Oh ! de par là, du côté de Pargny.

-Ah!... ça n'a pas l'air d'aller ! fit-il un peu hésitant.

-Ça n'a pas l'air d'aller ? riposta vivement l'un des soldats, un gros rouge. Alors, qu'est-ce qu'il vous faut ? Les Boches s'en vont ; ils sont battus à plate couture. Eh bien, si ça n'a pas l'air d'aller!

Les yeux s'écarquillaient. L'homme ajouta :

-Ils ont reçu une fameuse râclée. Vous allez voir ça dans les dépêches.

Mais les gens hochaient la tête, incrédules : on en avait tellement raconté ! Pourtant, malgré eux, ils s'accrochaient à l'espoir d'une bonne nouvelle. Le soldat devait savoir, puisqu'il arrivait de là-bas.

La journée parut longue. Enfin, la dépêche fut affichée. Elle annonçait le recul des Allemands, après de violents combats. Et ce fut une délivrance. Par degrés, la canonnade s'éteignit au Nord et à l'Ouest, et une grande paix, salubre et reposante, tomba sur les pays de Meuse.

Les nôtres remportaient la Victoire de la Marne.

V I

Dans l'attente

La vie recommença, uniforme, laborieuse. Les Boulogne recevaient, chaque semaine, une lettre du Jean, hâtivement griffonnée. Le "gamin" ne se plaignait pas.

"Ça barde, écrivait-il. Mais ce qu'on leur passe !". Il réclamait des nouvelles du village, des travaux, du bétail, et il annonçait son prochain retour.

Et cependant la guerre continuait.

-I's n's'en vont pas vite, ces ani-

maux-là, disait Bastien à sa femme. Les v'là arrêtés enco' une fois. I's ont du mal de r'partir chez eux.

-Pourvu qu'i's n'viennent point par ici ! répondait la Maria.

Certains jours, le canon "tapa" fort sur les Hauts de Meuse. Des trains bondés de troupes passèrent, et aussi quelques trains de blessés, et sur les routes, d'innombrables autos circulaient. Mais le village avait perdu sa vie et sa gaïeté: on n'y rencontrait plus que des vieux, des enfants, des femmes : c'étaient des femmes qui conduisaient les voitures, hersaient, charriaient les récoltes.

Vinrent les semailles. Boulogne se mêla avec Colas Barville.

Ils labouraient toute la matinée, et, l'après-midi, sur les quatre heures, Bastien allait semer pour le lendemain.

Il attelait sa vieille Biche, une jument tranquille, et partait en tombereau, assis sur les sacs de semence, tenant le couteau et fumant sa pipe. La bête marchait d'un pas lourd, secouant ses traits qui sonnaient. Elle savait le chemin. L'homme, un peu las, tombait dans un doux engourdissement, la tête vide, sans pensée, sans souci.

On touchait à la mi-octobre. L'automne s'annonçait froid et mouillé. Une brise aigrette soufflait. Les feuilles gelottaient aux arbres, et, à terre, celles qui étaient tombées, toutes jaunies, couraient le long des "bernes", tournoyant, s'accrochant aux herbes, se heurtant avec des froissements secs. Sur les côtes, les bois perdaient déjà leur vert si riche, si intense, et se poudraient de grisaille. Des nuages floconneux s'enfonçaient à toute allure dans l'horizon et, par courtes échappées, le soleil refroidi traînait sur la campagne quasi déserte, des nappes obliques de lumière blanche. De temps en temps, Boulogne stimulait la Biche :

-Allons, Bibiche, hue ! hue ! Et il la guidait, en secouant à peine le cor-deau.

Arrivé au bout du champ, il sortait la jument des limons, la débridait, lui donnait une poignée de foin pour l'occuper, puis, il se préparait. Il arrangeait l'un des sacs en semoir et y versait une charge de blé, le prenait en bandoulière et commençait sa tournée. Il avançait d'un pas lourd sur la terre poissante. De la main droite, il puisait à pleine poignée dans la poche rebondie qui s'ouvrait devant lui, et, à coups rythmés, comme si son bras eût été mû par une mécanique, il lançait, d'un geste circulaire, les grains menus qui s'épalaient en éventail et retombaient, légère giboulée de gouttes blondes. Il avançait jusqu'à la limite, revenait, retournait encore, et quand la poche se vidait, d'une brusque secousse d'épaule, il y faisait couler une gironnée de semence. La sueur roulait sur ses joues, sur son nez. Alors, il mettait bas son gilet, et, en chemise, reprenait la besogne, insensible à la bise aiguë qui lui mordait la peau.

Il ne pensait qu'à l'ouvrage, s'attachant à semer régulièrement et à bien garnir les raies et le milieu, ouvrier minutieux, difficile, qui apportait en tout le même soin parfait, le même amour-propre, la même conscience scrupuleuse. Et il ne sentait plus la fatigue.

Sa semaille achevée, il jetait, par habitude, un coup d'oeil sur le champ, et il éprouvait une joie vive : la joie d'avoir bien travaillé.

Il revenait. La Biche, flairant l'écurie et le râtelier, marchait d'un pas relevé. De longues écharpes grises se tendaient au loin, sur la vallée, et les Angélus piquaient leurs notes claires sur le grand silence du crépuscule. Et Boulogne, "faili", goûtait, par avance, le repos et le calme qui l'attendaient chez lui, après la rude journée.

Il ne se plaignit jamais, trouvant

naturel de remplacer le fils qui ne pouvait être à la guerre et aux champs. Et ils se levèrent par milliers, les Boulogne, les vieux courageux qui, d'emblée, comprirent leur devoir et, par leur dévouement, empêchèrent la grande misère des campagnes de France. La terre fut labourée, ensemencée, binée. Les anciens travaillèrent d'arrache-pied, comme des manants, usant leurs dernières forces et, à leur exemple, les femmes, les malin-gres, les jeunes, se prodiguèrent.

La terre était sauvée.

*
**

Décembre arriva. Une pluie menue impalpable poussière, tomba sans quitter pendant une semaine, gorgeant d'humidité la terre et le ciel. Le village, transi, s'enveloppait de tristesse. Les maisons, dégouttantes d'eau, avaient l'air minable des choses trop mouillées. Une boue gluante et noire coulait dans les rues. Un ciel d'ardoise, très bas, pesait sur l'horizon et, au loin, sur les bois du Cul du Vaux, des fumées blanches flottaient et s'effilochaient en fines lanières qui s'accrochaient à la pointe des branches, signe de mauvais temps.

Les paysans ne sortaient plus. Ils battaient en granges, et, du matin au soir, le bruit assourdissant et dur des "mécaniques" secouait les maisons.

La guerre s'éternisait, et personne ne croyait plus au retour prochain des absents.

-Pauvre attente après l'hiver, disait souvent Bastien.

Une fois, il rencontra le Docteur, homme respectable par l'âge et le bon sens, que les gens aimaient bien et qu'ils interrogeaient volontiers.

-Et ben, Môssieu Rosel, y en a t'i enco' pou'longtemps ?

-Je n'en sais rien, père Boulogne,

pas plus que vous.

-Tout d'même, y a des journaux qui disent que ça s'ra long. I's parlent de deux ans.

-Ils ont peut-être raison. J'ai dit l'autre jour au Joseph Machelin qui partait, qu'il ne reviendrait pas avant dix-huit mois.

-Dix-huit mois ! et ben, nous avons l'temps d'mourir tous, misère de misère!

Depuis la veille, des troupes montaient vers le Nord. Tandis que la Maria cueillait de la doucette dans le jardin, contre la ligne, un train déboucha. Les soldats criaient, chantaient, agitaient képis et mouchoirs. La femme leva le dos, mais, comme elle avait mauvaise vue, elle ne distingua rien, et acheva tristement sa cueillette, en pensant au fils.

Elle regagnait la cuisine quand un garde-voie survint :

-Bonjour ! Madame Boulogne. Voulez-vous des nouvelles de vot'Jean ?

-De not'Jean ! fit la mère interloquée.

-Mais oui. I'vent d'passer à la gare. I's ont eu une minute d'arrêt, et i' m'a app'lé. L'a bonne mine, l'est bien portant. I' n's'en fait pas.

-Ah !

-I'n'savait pas qu'i pass'rait sur la ligne-ci et i'm'a dit qu'i' n'savait pas où qu'i's allaient. Enfin, v'là la commission qu'est faite.

La Maria eut un gros serrement de coeur. Son Jean la coudoyait quasi et elle ne le reconnaissait point; elle n'avait pu le voir, et elle ne le reverrait peut-être jamais.

-C'est gros ! soupira-t-elle.

Le lendemain, ils reçurent une lettre:

"Mes chers parents,

Je suis passé à Coussey, mercredi, mais je n'ai pas pu vous faire dire d'être à la gare, car à Neufchâteau, je ne savais pas quelle ligne nous allions suivre. En passant, j'ai causé au gros Dubarras qu'a dû vous le dire et, justement quand j'arrivais derrière chez nous, j'ai vu maman qui trafiquait dans le jardin. J'avais fait signe avec mon mouchoir, mais elle ne m'a pas reconnu. Ça m'a fait mal au coeur d'être si près et de ne pas aller jusque chez nous vous embrasser et voir les bêtes. Enfin, c'est la guerre et il faut se plier à tout.

Je suis en bonne santé. Nous allons continuer notre voyage. Ne vous tracassez pas.

Je vous embrasse de tout mon coeur.

Votre fils pour la vie,
Jean.

VII

Sacrifice

Janvier amena l'hiver, un hiver lorrain, bourru et sec. En quelques nuits, une épaisse couche de glace couvrit les noues, les flaques d'eau, les voies inondées, et le sol devint dur comme pierre. Les paysans en profitèrent pour mener le fumier dans leurs champs. Barville chargeait les tombereaux. Boulogne voiturait.

Ce matin-là, le facteur entra :
-Bonjou' Madame Boulogne ! Et il annonça :

-Monsieur Boulogne, cultivateur à Coussey (Vosges). C'est bien pou'vous, fit-il en posant la lettre sur le coin de la table.

La Maria prit ses lunettes dans

le panier à ouvrage, les ajusta soigneusement sur son nez, saisit l'enveloppe blanche, l'examina. Elle ne reconnaissait point l'écriture et elle hésitait à ouvrir, redoutant une mauvaise nouvelle. Enfin elle arracha avec précaution l'un des bords, tira un mince papier, une simple feuille, et, s'approchant de la fenêtre pour mieux voir, elle lut :

"Cher Monsieur,

Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle. Nous étions, votre Jean et moi, deux vieux copains, et nous en avons vu de dures ensemble. Or hier, en allant à l'attaque, nous étions à peine sortis de la tranchée qu'il tomba, frappé d'une balle en pleine tête. Il n'a pas souffert. Nous l'avons relevé pendant la nuit et je vous dirai où il est enterré. J'ai pris son livret, son calepin, ses lettres, et je vous les enverrai. Tous ses camarades le regrettent.

Soyez courageux. Votre fils est mort en brave, et croyez que je partage votre douleur.

Marcel Charnoix."

La Maria relut la lettre. Elle ne pouvait croire à l'affreux malheur. Cette mort brutale, soudaine, était impossible. Elle s'affala sur une chaise, démontée, stupide. Puis, tout d'un coup, de violents sanglots la secouèrent et de grosses larmes s'accrochèrent aux rides profondes de ses joues.

Quand Boulogne revint, elle l'appela et, sans dire mot, lui tendit la lettre. L'homme la parcourut, silencieux. Pas un muscle de son visage ne bougea. Puis hébété, perdu, il répéta plusieurs fois:

-Mais, c'est pas possible ! c'est pas possible !

La réalité cruelle lui apparaissait: son fils mort ! son Jean ! Mais alors, ils restaient seuls, la mère et lui, et leur bien se disperserait, et leur nom même finirait dans l'oubli. Pourquoi avoir tant besoin ? tant amassé ? puisqu'après lui, son effort s'anéantirait: il en tenait

la certitude. Et pourquoi, aujourd'hui, travailler encore ? pour qui ?.

Il se leva, accablé, et sortit. L'ouvrage appelait. D'instinct, comme autrefois en ses détresses, il allait à la terre et il irait jusqu'au bout, jusqu'au jour où il s'abattrait dans le sillon. Car, à cette heure, il la chérissait passionnément cette terre, la terre de France. Elle devenait

tout pour lui. Durant un demi-siècle, elle lui avait pris, bribe par bribe, son temps, ses peines, ses forces, sa vie. Aujourd'hui, insatiable, elle exigeait plus encore : elle lui prenait son fils, tombé en la défendant.

Et il entendait mieux son appel. Et, courageusement, il reprit l'âpre chemin de douleur et de sacrifice.
